

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1848-1849 : L'exil en Angleterre](#)[Collection](#)[1849 \(1er janvier - 18 juillet\) : De la Démocratie en France, Guizot reprend la parole](#)[Item](#)[Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

7 Fichier(s)

Les mots clés

[Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Circulation épistolaire](#), [Politique \(France\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.

Présentation

Date1849-01-07

GenreCorrespondance

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Information générales

LangueFrançais

Cote2196-2197-2198, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 11

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Brompton Dimanche 7 Janv 1849

9 heures

Voici du nouveau et du dessous de cartes. Nous avons été étonnés que les interpolations sur la retraite de M. de Malleville n'arrivassent pas. Les ministres et les patrons de Louis B. en ont été aussi étonnés que nous. Ils s'y attendaient. C'était de la gauche, des amis de Cavaignac, que l'attaque devait venir. Pourquoi point d'attaque ? Ils ont soupçonné quelque piège quelque intelligence entre la gauche de l'assemblée et le président de la République. Ils avaient raison. Les gens de la gauche, les républicains avaient fait dire au Président : « On se moque de vous ; on ne vous a ouvert la porte que pour vous jeter par la fenêtre. Les modérés ne veulent pas plus de vous que de nous. Ils veulent la Monarchie, le comte de Paris, Henri V. Venez à nous. Nous ne voulions pas de vous pour Président de la République. Mais nous voulons la République, et vous pour son président. puisque vous l'êtes. Avec nous vous aurez la majorité dans l'Assemblée, un cabinet qui sera vraiment à vous, non à des protestants ennemis, et de l'avenir." Le Président a écouté. Des pourparlers ont eu lieu. Rien n'était convenu mais tout était proposé. Le Général Cavaignac devait faire un discours d'adhésion au Président. Le rapprochement ainsi motivé et affiché, on se rapprochait en effet. Le Président gardait deux ou trois de ses ministres, ceux qu'il croit fidèles. Lacrosse à la marine, peut-être Drouyn de Lhuys aux Affaires Etrangères. Il renvoyait les autres, et prenait à leur place Dufaure, Vivien, Tourret, Billault. Le Gal Lamoricière rentrait à la guerre. Cavaignac remplaçait Bugeaud dans le commandement de l'armée des Alpes. Changarnier était réduit au commandement de la garde nationale. Odilon Barrot se retirait dans la Vice Présidence de la République. L'alarme a été grande dans le camp modéré, parmi les patrons officiels de l'élection de Louis B, et de son Cabinet. Ils ont reconnu qu'avec les ministres actuels, le poste était mal gardé, et ne serait pas gardé longtemps. Ils se sont demandé s'ils ne devaient pas se résigner à prendre eux mêmes en main les affaires de la République et de son président. C'est l'avis du Mal Bugeaud. Il a insisté. M. Molé a douté. M. Thiers a rechigné. Les patrons en second, les journalistes du parti modéré qui ont poussé à l'élection de Louis B., se sont fâchés Véron et Emile Girardin sont allés trouver Thiers et lui ont déclaré que les choses ne pouvaient pas aller de la sorte que le nouveau gouvernement n'allait pas du tout qu'ils s'étaient, eux, engagés dans cette élection sur la parole à lui, comme chef du parti modéré que les chefs devaient conduire ; que, pour eux ils voulaient décidément savoir si c'était les chefs du parti modéré qui refusaient leur concours au Président, ou le Président qui ne voulait pas de leur concours; et qu'après s'être éclairés eux-mêmes à ce sujet, ils éclaireraient le public. Forte humeur et grand embarras de Thiers, Véron et Girardin ont annoncé qu'ils allaient faire la même démarche, auprès de M. Molé et du Mal Bugeaud. On en est là. Le Président entre deux selles, ses protecteurs au pied du mur, et les Républicains à l'assaut. On croit à un replâtrage, à quelque déclaration donnée, à quelque renfort apporté par les protecteurs au Président. On doute qu'ils prennent eux-mêmes la défense de la place. Mais il est clair que le Président ne se laissera pas mettre tout doucement à la porte et que les Républicains sont prêts à entrer pour le soutenir. On ne sortira pas de sitôt du gâchis, et tout le monde, protecteurs et protégés, s'y barbouillera, plus ou moins. Il paraît que tout en veillant à la sûreté de la République, le général Cavaignac, est fort désabusé, sur son compte. Quelqu'un lui disait qu'il devait trouver la France bien ingrate ; il a répondu: « Non. On n'est pas ingrat, on me sait gré de ce que j'ai fait ; la France m'a tout, simplement déclaré qu'elle n'était pas républicaine.» A un autre, il a dit : « Je me suis trompé ; j'ai cru la France républicaine, ou disposée à le devenir ; elle ne l'est

point. Louis Napoléon la croit Bonapartiste ; il se trompe comme moi ; elle ne l'est pas davantage. " Je vous envoie ceci pour le plaisir de Marion. Je suis bien aise que son héros ait du bon sens. J'aime le bon sens partout, même chez mes ennemis. J'ai passé hier ma soirée seul, au coin importante dans la législation réciproque de la France et de l'Angleterre, l'extradition réciproque des banqueroutiers frauduleux. " Vous ne savez peut-être pas que le fromage de Brie était une des grandes friandises de Lady Holland, et que M. de Talleyrand en ferait venir pour elle par le portefeuille, quand il voulait lui plaire Adieu. Adieu. Je ne fermerai ma lettre qu'à la fin de la matinée. J'irai à l' Athenaeum puis dîner chez Duchâtel. Adieu. G.

3 heures

Je sors pour faire deux visites. De là à l' Athenaeum. De la chez Duchâtel. Si j'apprends du nouveau, ce sera pour demain. En voilà assez pour aujourd'hui d'ailleurs, il n'y aura rien, aujourd'hui dimanche. Adieu. G. Une nouvelle lettre de Lady Jersey, insistant plus fort pour Middleton. J'éluide toujours. Je n'ai ni le temps, ni le désir. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Brompton, Dimanche 7 janvier 1849, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1849-01-07.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 26/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/2635>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreDimanche 7 Janv. 1849

Heure9 heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationBrighton

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionBrompton (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 18/10/2021 Dernière modification le 18/01/2024

Brompton. Dimanche 7 Janv^r. 1846
9 heures

Voici du nouveau et du dessus
de cartes. Nous avons été honorés que les
interpellations sur la retraite de M. de
Malleuille n'arrivassent pas. Les ministres, et
les patrons de Louis V. en ont été aussi
étonnés que nous. Ils s'y attendaient. C'était
de la gauche, des amis de Lavaignac, que
l'attaque devoit venir. Pourquoi point
d'attaque ? Ils ont soupçonné quelque piège,
quelque intelligence entre la gauche de
l'Assemblée et le Président de la République.
Ils avoient raison. Les gens de la gauche, les
républicains avoient fait dire au Président :
« On se moque de vous, on ne vous a ouvert
la porte, que pour vous jeter par la fenêtre.
Les modérés ne veulent plus de vous que
de nous. Ils veulent la monarchie, la Louis
de Paris, Louis V. Venez à nous. Nous ne
voulons pas de vous pour Président de
la République. Mais nous voulons la
République, et vous pour son Président
puisque vous l'êtes. Avec nous vous aurez
la majorité dans l'Assemblée, un cabinet

qui sera vraiment à vous, non à des Protectors
commis, et de l'avenir". Le Président a écrit.
Des pourparlers ont eu lieu. Rien n'était conclu,
mais tout était proposé. Le général Cavaignac
devait faire un discours d'adhésion au Président.
Le rapprochement ainsi motivé et affiché, on
se rapprochait en effet. Le Président gardait
deux ou trois de ses ministres, ceux qu'il croit
fidèles, La Crosse à la marine, peut-être Drouyn
de Lhuys aux affaires étrangères. Il renvoyait
les autres, et prenait à leur place Dufaure,
Vivien, Journef, Billault. Le g^{al} Lamoricière
rentrait à la guerre. Cavaignac remplaçait
Bugeaud dans le commandement de l'armée
des Alpes. Changarnier était réduit au com-
mandement de la garde nationale. Odilon
Barrot se retirait dans la Vice-Présidence
de la République.

L'alarme a été grande dans le camp
modéré, parmi les patrons officiels de
l'élection de Louis B. et de son cabinet. Ils
ont reconnu qu'avec les ministres actuels, le
poste était mal gardé et ne serait pas
gardé longtemps. Ils se sont demandé s'ils
n. devaient pas se résigner à prendre eux-
mêmes, en main les affaires de la République
et de son Président. C'est l'avis du M^{al}.

Bugeaud. Il a insisté
M^{al}. Thiers a rectifié
les journalistes du parti
à l'élection de Louis
Neyron et Emile D.
Thiers et lui ont dit
pouvaient pas elles
gouvernement n'alla
l'étaient, eux, engagé
la parole à lui, et
que les chefs devaient
eux ils voulaient de
les chefs du parti m
concorer au Président
ne voulait pas de lui
s'être éclairés eux-
éclaireraient le parti
grand embarras de
ont amené qu'ils
de marche auprès de
Bugeaud. On en
deux s'élèvent, les Prot
et les Républicains

On croit à une
déclaration donnée
par les Protectors

à des Protectors
Président a écrit.
rien n'est connu
général Lavaignac
élection au Président.
et affiche, on
Président gardait
ceux qui ont
peut être Drouyn
iers. Il renvoyait
place Dufaure,
le g^{al} Lamoricière
nac remplaçait
ent de l'armée
reduit au Com-
tionale. D^u Dillon
Vice-Président

dans le camp
officiels de
son cabinet. Ils
instrués actuels, le
e droit par
demande' ils
à prendre eux-
la République
l'avis de M^l.

Bugeaud. Il a insisté. M^l. Mole' a douté.
M^l. Thiers a rectifié. Les patrons en second,
les journalistes du parti modéré qui ont poussé
à l'élection de Louis B., se sont fâchés.
Néron et Emile Girardin sont allés trouver
Thiers et lui ont déclaré que les choses ne
pouvaient pas aller de la sorte, que le nouveau
gouvernement n'alloit pas du tout, qu'ils
s'étoient, eux, engagés dans cette élection sur
sa parole à lui comme chef du parti modéré,
que les chefs devaient conduire; que, pour
eux ils voulaient évidemment savoir si c'étoient
les chefs du parti modéré qui refusaient leur
concours au Président, ou le Président qui
ne voulait pas de leur concours; et qu'après
s'être éclairés eux-mêmes à ce sujet, ils
éclaireraient le public. Forte humeur et
grand embarras de Thiers. Néron et Girardin
ont annoncé qu'ils alloient faire la même
déclaration auprès de M^l. Mole' et de M^l.
Bugeaud. On en est là. Le Président entre
deux bêtes, ses Protectors au pied du mur,
et les Républicains à l'assaut.

On croit à un replâtrage, à quelque
déclaration donnée, à quelque renfort apporté
par les Protectors au Président. On doute

qu'ils prennent eux-mêmes la défense de la place.
Mais il est clair que le Président ne se laissera
pas mettre tout doucement à la porte, et
que les Républicains sont prêts à entrer pour
le soutenir.

On ne sortira pas de sitôt du gâchis, et
tout le monde, Protecteurs et protégés, s'y
barbouillera, plus ou moins.

Il paraît que, tout en veillant à la
sûreté de la République, le Général Cavaignac
en fait de tabac sur son compte. Quelqu'un
lui disait qu'il devoit trouver la France bien
ingrate; il a répondu: « Non, On n'est pas
ingrat, on me fait gré de ce que j'ai fait; la
France m'a tout simplement déclaré qu'elle
n'était pas républicaine » à son autre, il a
dit: « De me suis trompé; j'ai cru la France
républicaine, ou disposée à le devenir; elle ne
l'est point. Louis Napoléon la croit Bonapartiste;
il se trompe comme moi; elle ne l'est pas
davantage »

Je vous envoie ceci pour le plaisir de
Marion. Je lui bien aise que son père ait
du bon sens. J'aime le bon sens partout,
même chez mes ennemis.

J'ai passé hier ma soirée seul, au coin

2197
de mon feu. J'ai lu et écrit des lettres. J'avais
une bonne occasion pour Paris, qui part ce
matin. Je n'ai pas à Richmond aujourd'hui.
On me dit que je ne trouverais pas le train
à l'heure qui me convient. C'est dimanche; il
va à la messe, je ne l'ai eu. J'irai demain
à midi. Je serai de retour entre 3 et 4 heures.
Mes enfants n'arrivent qu'à 6.

J'irai vous voir mardi 16. J'espère que
vous ne nous manquerez pas cette fois,
Lord Aberdeen et moi. Je recois pour lui
un ordre de présent. Un ^{ancien} député, de mes
amis et des meilleurs conservateurs, m'a écrit:
« Permettez-moi de vous adresser
un produit de mes fermiers, deux vrais
fromages de Brie. Il n'en vient pas de
semblable par la voie du commerce à
Paris; je suppose qu'il n'y en a pas
davantage à Londres. Si j'osais, je vous
proposerais d'en offrir un à Lord Aberdeen;
non de ma part, puisque je n'ai pas
l'honneur d'être connu de lui, mais de la
part de l'ancien Président du Tribunal
de Commerce de Paris, dont les vœux, accablés
et transmis par vous, ont amené, grâce
à vous et à Lord Aberdeen, une modification

importante dans la législation réciproque de
la France et de l'Angleterre, l'exportation
réciproque des banquets, etc. frauduleux.

Vous ne savez peut-être pas que le
fromage de Brie était une des grandes
friandises de Lady Holland, et que M^{rs} de
Talleyrand en faisait venir pour elle par le
portefeuille, quand il vouloit lui plaire.

Adieu. Adieu. Je ne fermai ma lettre
qu'à la fin de la matinée. J'étais à l'athénæum,
près d'aller chez Duchâtel. Adieu. 

3 heures. Je suis pour
faire deux visites, de là
à l'athénæum. De là chez
Duchâtel. Si j'apprends
du nouveau, je serai pour
demain. En voilà assez
pour aujourd'hui. D'ailleurs
il n'y aura rien, aujourd'hui dimanche. Adieu. 

Une nouvelle lettre de Lady Jersey, insistant
plus forte pour l'indulgence. D'étude toujours. De
huit ni le tout, ni le tout. 

Conseillez-moi, je vous prie. à
 qui, parmi les ministres anglais,
 dois-je envoyer ma brochure? Et
 d'abord dois-je l'envoyer à aucun
 d'eux? - De l'envoyer à Peel et à
 Aberdeen, est tout simple, et à mes
 amis personnels dans Londres. La
 dois-je à lord John, à lord Lansdowne
 et à lord Palmerston?

Dois-je leur envoyer, si je leur
 envoie quelque chose, l'édition anglaise
 ou l'édition Française? De n'aurait
 la seconde que quelques jours plus
 tard.

Me croyez-vous obligé d'en donner
 un exemplaire à chacun des princes,
 à Richmond?

Pouvez-vous me donner l'adresse, à la
 campagne, de Lady Alia Peel?